



HISTOIRE DES ORIGINES DE L'INSTITUT DES SOEURS DE L'ENFANT-JÉSUS

Par Sr Patience Limaleba, ejnb

L'histoire des Soeurs de l'Enfant-Jésus commence au XVII^e siècle en France, avec un jeune prêtre, Nicolas Barré qui est né à Amiens le 21 octobre 1621 au foyer d'Antoinette et de Louis Barré. Il est baptisé en l'église Saint Germain le 17 décembre de la même année. Il est le premier enfant d'un couple de commerçants. Il aura quatre soeurs. Il grandit dans une famille et un environnement chrétiens. Sa famille connaît une certaine aisance, mais autour d'elle, grande est la misère provoquée par la guerre, la famine, les épidémies.

Vers l'âge de 10 ans, il étudie chez les Jésuites et manifeste un grand désir d'apprendre et de comprendre. On dit de lui qu'il est un élève brillant. Ces années avec les Jésuites, ces excellents religieux enseignants l'ont formé non seulement au niveau intellectuel mais aussi au niveau d'un mode de vie chrétienne solide. Il y a pu voir une vie profondément contemplative intégrée à une action au sein du monde et une vie chrétienne inextricablement liée aux problèmes sociaux de son temps. Cependant, au fur et à mesure que Nicolas grandissait, il n'était attiré ni par le commerce familial, ni par aucune autre carrière dans le droit ou les sciences, naturellement ouvertes à un étudiant aussi brillant. Bien qu'il ait été éduqué par les Jésuites, Nicolas choisit d'entrer chez les Minimes de Saint François de Paule dont le monastère était situé dans une zone pauvre de la ville. Ce choix manifeste déjà sa prise de conscience de la détresse des personnes qui souffraient d'une extrême pauvreté et de tout ce qu'elle entraîne. Après quelques années de vie religieuse et pastorale exigeante durant lesquelles, Nicolas fut témoin de la misère épouvantable du peuple de Paris, il tomba malade et fut envoyé par ses frères tout d'abord à Amiens, puis à Rouen où il exerça son apostolat principalement. Ordonné prêtre, Nicolas Barré aime prêcher les missions dans les quartiers populaires et les villages.

Nous sommes en 1662. Il va de maison en maison pour inviter hommes et femmes aux diverses rencontres. Il remarque pendant ces visites dans les quartiers que les enfants et les jeunes sont délaissés à eux-mêmes. La plupart de d'entre eux sont analphabètes, brigands, traînent dans les rues, sont ignorants de leur foi et loin de Dieu. Pour Nicolas, ces personnes sont plongées dans une profonde pauvreté, la plus cruciale étant, le manque de formation humaine et spirituelle. C'est ainsi qu'il nourrira l'idée d'ouvrir des petites écoles pour sauver cette jeunesse de l'ignorance. Il va ainsi rencontrer deux jeunes femmes, Françoise Duval qui a 18 ans et Marguerite Lestocq âgé de 20 ans, qui vont lui proposer leurs services. Aussitôt lancées, ces petites écoles gratuites connurent un grand succès.

D'autres femmes se joignirent à Françoise et à Marguerite.

Plusieurs fois par semaine, Nicolas vient les soirs à l'oeuvre et prend ensuite quelques moments pour s'entretenir au sujet de leur manière de parler avec les enfants et avec leurs mères. «Pensez», leur dit-il «que Dieu veut bien se servir de vous pour enseigner à ces enfants le chemin du salut. Abandonnez-vous à la conduite de son Esprit. Il donne sa grâce

aux humbles et parle par leur bouche. Demandez-lui de parler lui-même au coeur de ces enfants». Les petites écoles tenues par Nicolas Barré vont tenir environ un an avec beaucoup d'éloges. Et pour Marguerite, presque tout le village a été converti. Mais Nicolas n'en tire aucune gloire ; seulement la joie profonde de voir que le petit groupe apostolique qu'il a formé ne s'est pas dépensé en vain. N'a-t-il pas donné toute sa vie pour le retour à Dieu de ceux qui se sont égarés ? Oui pour lui, «Former des croyants, aider les personnes

à rencontrer Dieu, vaut mieux que de lui bâtir des églises ou d'embellir ses autels, car c'est lui préparer des demeures spirituelles et des temples vivants» (MP 13). Dieu a fait des conversions surprenantes à travers Nicolas Barré en la personne des plus grands impies, profanateurs, libertins et autres semblables qui étaient depuis longtemps plongés dans des dérèglements dont on n'eût jamais cru qu'ils dussent revenir. Ils ne se lassent pas de reconnaître l'insigne faveur qu'ils ont reçu du ciel par les soins et le zèle infatigable de celui qui avait appris au pied du crucifix à vaincre et à triompher des cœurs les plus fiers et les plus endurcis.

C'est ce pouvoir qu'il avait sur l'esprit des impies qui a donné lieu au proverbe que l'on citait assez souvent à propos de ceux dont on n'attendait plus de correction : «il faut», disait-on «l'envoyer au Père Barré». Depuis le séjour à Amiens, Nicolas a pris le long chemin de la sortie des illusions sur lui-même et sur Dieu. Il sait que Dieu seul est Saint et fait les saints et qu'il ne faut pas attendre d'être saint pour travailler à faire des autres des saints» (MP 8).

Voici quatre ans que le groupe de jeunes femmes, soutenues par le Père Barré, se donne sans compter à l'oeuvre des petites écoles et des instructions le dimanche. Ces filles se nomment parfois entre elles «Maîtresses charitables», car ne demandent aucune contribution pour leurs services. Leur emploi est pénible et méprisé. Toutes ne continuent

pas. Celles qui poursuivent la tâche, remarque Nicolas Barré sont les plus désintéressées. Les autres s'en vont. Les liens qui unissent le petit groupe se fortifient, un même esprit les anime. Ensemble elles prient, échangent, se forment et surtout agissent. Elles ne s'inquiètent pas de l'avenir. Dieu y pourvoira si elles se donnent totalement à son oeuvre. C'est bien la pensée de Nicolas Barré qui pense que les assurances, les sécurités matérielles mèneront l'oeuvre à sa ruine. Une idée cependant lui vient à l'Esprit lorsqu'il les rencontre : le moment n'est-il pas venu de proposer à ces «Maîtresses Charitables» de former une communauté ?

Pas une communauté religieuse mais une communauté séculière (laïque), unie par un engagement apostolique commun, animée d'un même esprit, entièrement abandonnée à la Providence de Dieu. Une communauté qui refuserait les sécurités des monastères et des couvents pour aller rejoindre, là où elles sont, les filles et les femmes pauvres, abandonnées, délaissées, perdues, et leur donner la formation humaine à laquelle elles ont droit. Le oui des femmes est sans détour. Il est fondé sur leur expérience, elles savent qu'elles ne seront pas déçues. C'est ainsi qu'elles acceptent de grand cœur de partager une vie commune. Nicolas Barré fit de la vertu d'abandon le fondement même de la spiritualité apostolique de ces premières maîtresses charitables. Pour elles, l'abandon était une vertu forte intégrant une confiance totale en un Dieu aimant. Elle supposait

détachement, désintéressement, c'est-à-dire aucune recherche de récompense pour soi, un esprit de liberté intérieure dans tous les domaines de la vie et du travail.

Nicolas Barré meurt à Paris le 31 mai 1686 en laissant à ses filles cette recommandation : quoiqu'il arrive soyez toujours en Paix et confiez vous en Dieu. Il vous sera fait selon votre foi, votre espérance, votre charité et bien au-delà.

L'Institut des Soeurs de l'Enfant-Jésus évoluera en deux branches dès 1691 avec le même esprit insinué par Nicolas. La branche de Rouen : Soeurs de l'Enfant-Jésus, Providence de Rouen qui se sont implantées en Angleterre, Madagascar et Centrafrique. La Branche de Paris : Soeurs de l'Enfant-Jésus, Nicolas Barré avec les communautés dans les cinq continents.